



HAL
open science

Le lien iranien

Sabrina Mervin

► **To cite this version:**

Sabrina Mervin. Le lien iranien. Sabrina Mervin. Le Hezbollah, état des lieux, Actes Sud-Sindbad, IFPO , pp.75-87, 2008, 978-2-7427-7420-3. halshs-01866012

HAL Id: halshs-01866012

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01866012>

Submitted on 2 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le lien iranien

Sabrina Mervin

« Sous le leadership de Khomeini, la révolution islamique iranienne du 11 février 1979 s'est propagée comme un tremblement de terre à travers la région... ». C'est ainsi que Na'îm Qâsim, vice-secrétaire général du Hezbollah, introduit son exposé sur les relations régionales et internationales du Hezbollah¹. Il reprend le terme de « tremblement de terre », utilisé, durant la période qui suivit la révolution iranienne, pour décrire la portée d'un événement qui devait résonner comme une onde de choc dans les milieux islamiques internationaux. Muhammad Husayn Fadlallah soutenait alors l'entreprise d'exportation de la révolution qui constituait selon lui un devoir, et l'Iran était considéré comme « l'État de l'islam » (*dawlat al-islâm*), le modèle à suivre par excellence, dans la revue qu'il patronnait, *al-Muntalaq*². C'était avant l'invasion israélienne de 1982 et la « naissance » du Hezbollah. Quelques années plus tard, la République islamique constituait, pour ses membres, « notre religion, notre Ka'ba, notre sang et nos veines »³. Aujourd'hui, si la solidité du lien qui unit le parti au « grand frère » iranien semble intacte, sa nature a quelque peu changé. Elle a fait l'objet de représentations diverses et de questionnements multiples souvent peu étayés par des données factuelles fiables, particulièrement concernant le soutien financier de l'Iran au Hezbollah⁴. En outre, la question est, dans la majorité des cas, envisagée à partir du Liban et l'on manque d'études sur la partie iranienne⁵. Plutôt que de se perdre en conjectures sur un domaine qui relève des « secrets » du parti, c'est-à-dire de son organisation interne, de son financement et de certains épisodes de son histoire, à commencer par sa fondation, on se contentera ici de poser quelques jalons sur les étapes de cette entente cordiale.

Le lien des chiites libanais avec l'Iran repose, d'abord, sur une communauté de doctrines et de pratiques religieuses et sur une certaine « centralité » de l'Iran due au fait que le chiisme y est à la fois majoritaire et religion d'Etat. Or, le chiisme iranien a, dans une certaine mesure,

¹ QASSEM, 2005, p. 235.

² FADLALLAH, M. H., « al-Thawra al-islâmiyya fî Irân : ta'ammulât min al-dâkhil », *al-Muntalaq*, n° 8, *Rabî' I* 1400/février 1980, p. 12-17. L'expression *Dawlat al-islâm* était le titre d'une rubrique consacrée à l'Iran dans la revue *al-Muntalaq*.

³ *Al-'Ahd*, 12 cha'bân 1407/12 avril 1987. Cité par SAAD-GHORAYEB, 2002, p. 66.

⁴ C'est pourquoi on ne traitera pas cette question. Les travaux disponibles fournissent des chiffres très disparates et invérifiables. Pour une démonstration éclairante de ce fait, cf. HARB, M., 2005, p. 159 sq.

⁵ De nouvelles publications, tel l'ouvrage dirigé par H. Chehabi, foisonnant de détails et les travaux de R. Shaery-Eisenlohr, commencent à pallier ce manque.

été fondé par des oulémas du Jabal 'Amil et de Bahreïn qui avaient été appelés par les princes safavides, au début du XIV^e siècle, pour instituer la religion sur laquelle ils allaient asseoir leur pouvoir⁶. Cet épisode de l'histoire doctrinale est connu de tout individu chiite disposant d'un minimum de culture générale sur sa religion, tant au Liban qu'en Iran et, *a fortiori*, dans les milieux cléricaux ou au sein de la sphère islamique. Dans ces milieux, il alimente des représentations de l'Iran percevant l'hégémonie et l'aide iraniennes comme un juste retour de l'histoire, et du chiisme 'âmilite comme le plus « authentique ».

Ce lien n'a pas été continu. Toutefois, certaines familles cléricales du Jabal 'Amil sont transnationales et se targuent d'en constituer le nœud. Elles l'entretiennent, d'ailleurs, tant par des intermariages que par des filiations fondées sur la transmission du savoir religieux ou des affinités électives entre clercs. Ainsi, la famille Charaf al-Dîn est liée à la famille Sadr, qui a des ramifications en Irak et en Iran. Mûsâ Sadr, l'Iranien né à Qom, est donc venu s'installer au Liban, à la fin des années 1950, à l'instigation de son parent 'Abd al-Husayn Charaf al-Dîn, le grand clerc de Tyr. C'est pourquoi si Mûsâ Sadr était un étranger aux yeux de la plupart des Libanais, il n'était pas perçu comme tel dans les milieux cléricaux chiites, malgré son accent persan, puisqu'il faisait partie d'une aristocratie religieuse connue, transcendant les frontières.

Ce ne fut pas le cas d'autres Iraniens arrivés plus tard, membres de mouvements d'opposition au Shah qui, de son côté, développait ses propres réseaux auprès des notables du Liban-Sud, entretenait des relations étroites avec l'Etat libanais, et faisait travailler son service de sécurité, la fameuse Savak, dans le pays⁷. Toutefois, ces Iraniens parvinrent à s'intégrer, peu ou prou, à la dissidence locale : certains, de gauche, s'entraînèrent dans les rangs de l'OLP alors que d'autres, de l'opposition islamique, se rallièrent à Mûsâ Sadr et que d'autres oscillaient entre les deux. Autant dire que ce sont des acteurs clés de l'histoire, fort complexe, du Liban des années 1970 qui précédèrent et virent éclore la guerre civile. Parmi eux, citons Ali Akbar Mohtachami, un disciple de Khomeini, qui fit un séjour au Liban, y garda ensuite des activités et s'illustra, on le verra, en participant à la fondation du Hezbollah⁸ ; Mohammad Montazeri, fils de l'ayatollah Hosein Ali Montazeri, un activiste qui œuvra pour une « internationale islamique » ; et, surtout, l'ingénieur Mostafâ Chamrân, qui dirigea une école technique fondée par Mûsâ Sadr et participa, à ses côtés, à la fondation d'Amal. L'histoire de ces personnages et du rôle qu'ils jouèrent au Liban est en cours d'écriture et fait l'objet de visions divergentes, produites tant par les instances iraniennes officielles que par les chercheurs⁹. En jeu, la « continuité » du lien entre les activistes iraniens au Liban et la République islamique d'Iran, l'histoire de la fondation du Hezbollah et de l'articulation du trio Amal-Hezbollah-Iran, la personnalité de Mûsâ Sadr, à la fois rival de Khomeini et

⁶ Cf. les deux articles consacrés à cette question dans CHEHABI, H., 2005., l'un d'Albert Hourani et l'autre de Rula Abisaab, pp. 51- 95.

⁷ Cf. à ce propos l'article de W. A. Samii dans CHEHABI, H., 2005., pp. 162-179.

⁸ Mohtachami est le nom sous lequel il est connu au Liban et en Syrie, et qui est repris par les auteurs traitant ces pays ; son nom « iranien » est Mohtachamipour. Sur ses activités au Liban, cf. H. CHEHABI, « The anti-Shah Opposition in Lebanon », in CHEHABI, 2005, pp. 190-191.

⁹ Le fait est très clair dans SHAERY-EISENLOHR, R., 2007. On se référera aussi à l'ouvrage de H. Chehabi et, pour le cas particulier de M. Chamrân, à l'opuscule publié par le Conseil culturel iranien au Liban, *Qudwat al-qâda*.

« père » de la résistance islamique au Liban et, finalement, la tension entre réforme et révolution.

Le Hezbollah comme « extension » de la révolution iranienne

A la fin de l'année 1978, des chiites libanais commencèrent à organiser des comités de soutien à la révolution iranienne, dans les mosquées et les *husayniyya*, ainsi que des manifestations. A l'annonce de la proclamation de la République islamique d'Iran, le 1^{er} avril 1979, plusieurs manifestations se déroulèrent, à Beyrouth et dans d'autres villes¹⁰. Toutefois, des fractures apparurent, notamment sur la question du soutien aux Palestiniens qui combattaient l'armée israélienne à partir du Liban-Sud, exposant ainsi la population à ses ripostes. Ces fractures touchèrent autant le Liban – où elles allaient mener à la scission d'Amal islamique – que la politique intérieure iranienne. Début 1983, un Conseil du Liban fut créé pour arbitrer les factions libanaises ; il semble avoir constitué un embryon d'organisation du Hezbollah¹¹.

Entre-temps, en novembre 1982, l'Iran avait envoyé 1500 gardiens de la révolution, les Pasdaran, dans la Bekaa, pour y former les premiers bataillons de combattants de la résistance islamique à Israël. Ali Akbar Mohtachami, alors ambassadeur d'Iran à Damas, parraina l'opération, qui était une seconde tentative. En effet, suite à l'invasion israélienne, en juin 1982, et aux appels au secours des Libanais comme des Syriens, l'Iran avait déjà envoyé deux bataillons de son armée à la frontière syro-libanaise. Vu la froideur de l'accueil qui leur avait été réservé par les officiels syriens, le succès israélien sur le terrain et les besoins qui se faisaient sentir pour mener la guerre contre l'Irak, Rafsanjani et Ahmad Khomeini, le fils du Guide, s'étaient accordés pour faire rentrer ces troupes, dès le début du mois de juillet. Les Pasdaran, eux, stationnèrent dans la Bekaa et dispensèrent un entraînement militaire aux combattants des différents groupes, venus du Liban-Sud ou de la banlieue de Beyrouth, qui se référaient à la République islamique – ceux-là même qui, une fois unifiés, formeraient le Hezbollah. Quant à Mohtachami, il demeura longtemps le défenseur de l'exportation de la révolution et le protecteur du Hezbollah, même après avoir regagné Téhéran, où il exerça les fonctions de ministre de l'Intérieur. Selon Norton, il fut décrit par Nabih Berri comme l'homme qui « écrivait, composait et dirigeait » le Hezbollah¹².

Plaque tournante dans le monde arabe, le Liban avait une importance stratégique considérable aux yeux des Iraniens. En janvier 1984, l'ambassadeur en poste à Beyrouth, Fakhruddin Ruhani, déclarait : « Si nous envisageons le fait que le Liban est considéré comme le cœur des pays arabes au Moyen-Orient, une plate-forme d'où différentes idées ont été dirigées vers le reste du monde arabe, nous pouvons conclure que l'existence d'un mouvement islamique dans ce pays engendrera des mouvements islamiques dans le monde arabe »¹³.

Pendant les années 1980, les diplomates iraniens, ainsi que les représentants de Khomeini à Damas et de Montazeri à Beyrouth¹⁴, servirent de relais avec Téhéran, tant pour propager les

¹⁰ CHEHABI, « Iran and Lebanon in the Revolutionary Decade », in CHEHABI, 2005, pp. 203.

¹¹ *Ibid.*, pp. 218-219.

¹² NORTON, A. R., 1990, p. 127.

¹³ Cité par VAZIRI, H., 1992, p. 4.

¹⁴ Sayyid Fehri et cheikh Ismâ'îl Khalîq.

idées révolutionnaires que pour transmettre les directives de la République islamique, distribuer l'assistance sociale, fonder des institutions directement calquées sur les institutions iraniennes et apporter un soutien financier à des écoles ou à des satellites du Hezbollah, tel son organe de presse, *al-'Ahd*¹⁵. En outre, les diplomates iraniens s'exprimèrent régulièrement sur la situation politique libanaise ; ils firent office de médiateurs lors de la guerre contre les camps palestiniens entre 1985 et 1987, et ce fut Ali Akbar Velayâti, alors ministre des Affaires étrangères, qui scella un accord entre Amal et le Hezbollah, en 1989¹⁶. La diplomatie était l'un des instruments de l'Iran pour consolider le lien avec le Hezbollah et exporter la révolution ; l'aide financière et militaire, le patronage des activistes, et l'entretien de relations privilégiées avec les oulémas libanais, chiites comme sunnites, en étaient d'autres. Pour agencer et conforter ces relations, trois formations furent mises sur pied, dès 1982 : Le Mouvement islamique (*al-Haraka al-islâmiyya*), le Mouvement islamique de l'unité (*Harakat al-tawhîd al-islâmiyya*), constitué autour du cheikh Cha'bân, à Tripoli, et le Rassemblement des oulémas musulmans (*Tajammu' al-'ulamâ' al-muslimîn*), regroupant des sunnites et des chiites en accord avec la « ligne de l'imam », c'est-à-dire les théories de Khomeini¹⁷. Ce petit monde gravitant autour des Iraniens était régulièrement accusé d'être à la botte de Téhéran, tout comme le Hezbollah était considéré comme absolument soumis à la République islamique. La présence iranienne, visible, notamment dans la banlieue sud de Beyrouth et dans la Bekaa, allait de pair avec une islamisation de la société, souvent perçue comme une « iranisation », dont l'une des manifestations était le port du tchador. Les Libanaises avaient en fait opté pour la *'abâya* irakienne, plus commode¹⁸. Sous des dehors simples, la situation était plus compliquée, chacun ayant, des deux côtés, développé ses propres réseaux d'interlocuteurs, cultivé des relations personnelles et déployé des stratégies de pouvoir. Derrière l'obéissance aux mots d'ordre iraniens, qui n'était pas une façade pour autant, se cachaient des groupes fluides. Le Hezbollah n'était d'ailleurs pas décrit par ses leaders comme un parti constitué et homogène, mais un groupe de musulmans militants, prêts à exécuter les ordres du *faqîh*, l'imam Khomeini.

Maturation et organisation des relations

Khomeini mourut en 1989, après le cessez-le-feu entre l'Iran et l'Irak. Une nouvelle ère commença pour la République islamique, alors même que la situation libanaise changeait, après les accords de Taëf. Le Hezbollah, après s'être aligné sur le refus iranien, avait accepté ces accords¹⁹. Il entama un processus d'intégration dans la vie politique libanaise, une « libanisation », dont les observateurs ont largement rendu compte et qui commença par sa participation aux premières élections législatives de l'après-guerre, en 1992.

Côté iranien, plusieurs visions s'affrontèrent sur la scène politique interne, notamment celle des radicaux révolutionnaires et partisans de la poursuite de l'exportation de la révolution ;

¹⁵ CHARARA, W., 2006, p. 136 ; *al-Nahâr*, 18/1/1987, p. 4.

¹⁶ NORTON, A. R., 1990, p. 118.

¹⁷ VAZIRI, H., 1992, pp. 5-6.

¹⁸ Le tchador iranien est un simple pan de tissu ; la *'abâya* irakienne est cousue et a donc des sortes de manches.

¹⁹ NORTON, A. R., 1990, p. 135 ; CHEHABI, H. E., « Iran and Lebanon after Khomeini », in CHEHABI, 2005, pp. 295-296.

celle des « néo-conservateurs », le Guide Ali Khamenei en tête ; et celle des pragmatiques, menés par Ali Hachemi Rafsanjani, qui accéda à la présidence en 1989. Après quelques frictions, celui-ci l'emporta. Or, Rafsanjani voulait privilégier l'intérêt national iranien sur l'exportation de la révolution, d'une part, et ménager les Etats-Unis comme la Syrie, d'autre part²⁰. Cela laissa tout le loisir au Hezbollah de décliner sa stratégie de « libanisation », qui culmina en 2005 par sa participation au gouvernement, avec deux ministres.

Les relations avec l'Iran n'étaient pas pour autant délaissées ; elles s'agencèrent quelque peu différemment. Ainsi, le Hezbollah clama être de plus en plus indépendant de son mentor, grâce à l'autofinancement de ses institutions. En revanche, le lien avec Ali Khamenei fut renforcé et formalisé, puisque celui-ci fut adopté comme *marja'* par le parti, en 1995, dont il désigna deux hauts responsables, H. Nasrallah et M. Yazbak, pour le représenter au Liban – avec les flux financiers que cela implique. La présidence de Mohammad Khatami, entre 1997 et 2005, apporta des changements sensibles. Khatami disposait, d'abord, de ses propres connexions au Liban, dues à des liens d'intermariage avec la famille Sadr et parce qu'il était entouré d'hommes qui avaient vécu dans le pays, dont Ali Akbar Mohtachami, passé du camp des révolutionnaires à celui des réformateurs. Ensuite, il appliqua au Liban une politique d'ouverture à l'égard des communautés non chiites, en accord avec le « dialogue des civilisations » qu'il encourageait, et des composantes de la scène politique libanaise autres que le Hezbollah. Sa visite officielle au Liban, en mai 2003, en fut une démonstration éclairante, puisqu'il ne fit pas du Hezbollah son interlocuteur privilégié, mais rencontra toutes les parties libanaises²¹. En outre, le Premier ministre Rafic Hariri fut invité trois fois en visite officielle en Iran, sous son mandat. Dans le même temps, les idées des réformistes iraniens faisaient leur chemin dans la sphère islamique chiite, au Liban²².

Comme le note V. Romani, avec l'élection de Mahmoud Ahmadinejad, 2005 fut « l'année du rétablissement du maillon manquant – le maillon présidentiel – dans l'alliance trilatérale entre le parti et la République islamique : la direction du Hezbollah, le Guide de la révolution, et la présidence iranienne partagent désormais les mêmes affinités idéologiques »²³. Dans le bras de fer qui oppose l'Iran aux Etats-Unis et à Israël, d'un côté, et à l'Arabie saoudite, de l'autre, l'Iran dispose, avec le Hezbollah libanais, d'une pièce maîtresse au Proche-Orient. Après la guerre de juillet 2006, menée par Israël au Liban et, particulièrement, contre le Hezbollah, avec l'approbation tacite des Etats-Unis, l'alliance entre les membres d'un nouveau « front du refus », l'Iran, la Syrie, le Hezbollah et le Hamas, s'est renforcée.

Les opérations de reconstruction des régions dévastées par la guerre, celles où le Hezbollah est implanté, ont été l'occasion, pour le parti, de montrer la solidité et l'efficacité du lien qui l'unit à l'Iran, qui y a amplement participé. Bien plus, une sorte de jumelage a été réalisé entre les municipalités concernées, au Liban, et la municipalité de Téhéran. Bon nombre de travaux (ponts, routes, dispensaires, etc.) ont été entrepris sous cette bannière... en l'occurrence, les

²⁰ VAZIRI, H., 1992, p. 16 ; ROMANI, V., 2000, p. 84.

²¹ CHEHABI, 2005, p. 301-307.

²² Cf. MERVIN, S., « Débats intellectuels transnationaux », in MERVIN, 2007, pp. 301-324.

²³ ROMANI, V., p. 87.

deux drapeaux, iranien et libanais, contenus dans un logo²⁴ symbolisant la fraternité entre les deux peuples, et assorti du slogan : « au service du peuple libanais ».

Le drapeau iranien, qui avait disparu du paysage libanais, a donc réapparu. Plus que jamais, c'est le lien politique qui est ici mis en avant, la concorde autour de questions cruciales : le refus de l'hégémonie des superpuissances, l'indépendance, le soutien à des mouvements de libération et, surtout, de la résistance contre Israël. Ces questions sont énoncées par Na'îm Qâsim comme formant le troisième fondement de l'entente entre le Hezbollah et l'Iran, les deux premiers étant le principe de la *wilâyat al-faqîh*, et celui de la République islamique, dont l'application est subordonnée aux spécificités de chaque pays²⁵.

Bibliographie

NORTON, A. R., 1990 : « Lebanon : The Internal Conflict and the Iranian Connection », in ESPOSITO, J. L. (ed.), *The Iranian Revolution : its Gobal Impact*, Miami, Florida International University Press, pp. 116-137.

ROMANI V., 2000 : « Le Hezbollah, un instrument de la politique étrangère iranienne ? », *Les Cahiers de l'Orient*, 87, sept., pp. 79-96.

SHAERY-EISENLOHR, R., 2007 : « Postrevolutionary Iran and Shi'i Lebanon : Contested Histories of Shi'i Transnationalism », *International Journal of Middle East Studies*, 39, pp. 271-289.

2004 : *Qudwat al-qâda. Mahattât fî hayât al-chahîd al-duktûr Mustafâ Chamrân* [Un modèle de leader. Etapes de la vie du martyr le docteur Mustafâ Chamrân], al-Mustachâriyya al-thaqâfiyya li-l-jumhûriyya al-islâmiyya al-îrâniyya fî Lubnân.

Presse

Al-'Ahd

²⁴ Il s'agit, précisément, du cèdre libanais et du lotus iranien (dont les feuilles forment le mot Allâh), éléments pris des deux drapeaux.

²⁵ QASSEM, 2005, p. 236.